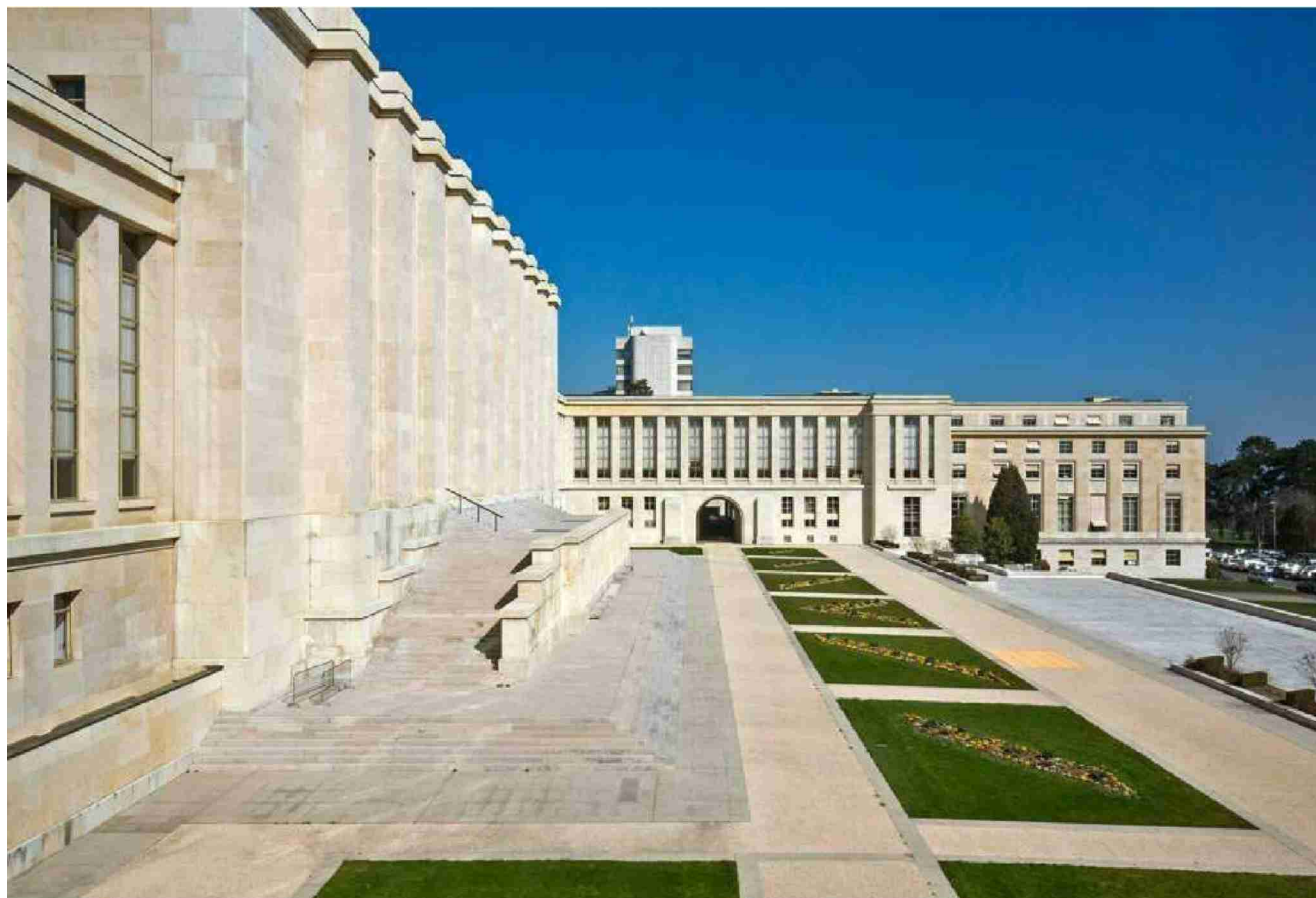




Architecture Les bâtisseurs de l'ONU et les passions genevoises



Lors du concours pour le Palais des Nations, en 1927, Genève avait fait valoir la «latinité des rives du lac» pour refuser les projets des modernistes et leur architecture «de style nordique ou germanique». LUCIEN FORTUNATI

Un livre retrace l'histoire de la construction du quartier international. Où l'on retrouve des passions très locales

Christian Bernet

Les ouvrages sur l'architecture à Genève ne manquent pas. Mais il n'existait pas encore d'étude sur cette portion de territoire que les habitants délaissent, le quartier international. C'est désormais chose faite, et de belle manière, avec le livre richement illustré de

Joëlle Kuntz, *Genève internationale, 100 ans d'architecture*, qui paraît chez Slatkine.

D'architecture, il est bien sûr question, et l'auteure évoque les grands débats qui ont déchiré la profession au siècle passé et dont Genève fut un théâtre privilégié. Mais l'intérêt de l'ouvrage va au-



delà, en décrivant ce dialogue compliqué entre la ville et les organisations internationales. On suit avec amusement cette relation à travers une quinzaine de chapitres qui retracent l'histoire des principaux bâtiments.

Dans le respect des arbres

Fière d'être choisie comme siège de la Société des Nations en 1919, «désireuse de plaire», Genève n'en est pas moins réticente à l'idée de voir son territoire bouleversé. Très vite, l'opinion publique, «acteur clandestin qui rôde dans les parages», impose sa sensibilité et ses codes. Il s'agit de ne pas construire en hauteur, et bien sûr de respecter les arbres.

Dans les années 20 comme au début des années 2000, les défenseurs des séquoias donnèrent du fil à retordre au Bureau international du travail (BIT) puis à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) dans leurs projets d'extension, même si les arbres ne furent parfois qu'un simple prétexte. Lors du concours pour le Palais des Nations, en 1927, Genève fait valoir la «latinité des rives du lac» pour refuser les projets des modernistes et leur architecture «de style nordique ou germanique».

En tant que maîtres d'ouvrage, les organisations internationales intègrent ces contraintes. Il faut

dire qu'elles ont assez à faire, notamment avec les difficultés inhérentes à leurs constructions. Comment réaliser des bureaux tout en dressant les monuments que réclament les nations payeuses? Comment servir une fonction et démontrer une idée? L'enjeu est de taille, comme on le voit avec l'injonction du président de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) pour l'inauguration de son bâtiment en 1966: «Il doit être le symbole des espoirs que nourrit toute l'humanité d'être un jour délivrée de la maladie.» Rien de moins.

Ces tensions trouvent leur paroxysme dans les années 20 lors du concours pour le Palais des Nations. Confronté à 377 projets, le jury n'arrive pas à trancher. La bataille fait rage entre les adeptes de la tradition et les fonctionnalistes emmenés par Le Corbusier. Le processus est paralysé. Les historiens diront de ce concours qu'il symbolise «la crise du jugement au XXe siècle».

Rapidement à l'étroit

Le conflit ne sera tranché que dans les années 60 en faveur des modernistes, avec le projet de l'OMS. Sans causer de réaction auprès des Genevois, le bâtiment se tenait très à l'écart de la ville.

Un élément récurrent semble avoir été la difficulté des organisa-

tions internationales à anticiper leur croissance. À peine installées, elles sont à l'étroit et réclament de nouveaux locaux. Les autorités suisses répondent avec peu d'empressement, et souvent sous la menace d'un départ. Le quartier international s'est ainsi développé par improvisations successives, sans la planification que réclamait déjà Le Corbusier.

La place des Nations en est un symbole. Il a fallu soixante ans et quatre concours pour aménager un lieu qui n'a pas tranché la question initiale - carrefour de circulation ou place monumentale? - et où les Genevois ont imposé la fantaisie d'une chaise estropiée contre l'avis de l'ONU.

Ce défaut général d'urbanisme a été en partie pallié en 2005 avec le concept de Jardin des Nations, alors que les organisations ont pris l'habitude d'ouvrir leurs portes. Deux aspects qui permettent à Joëlle Kuntz de dire en conclusion que «ce quartier méconnu, excentré, peuplé d'étrangers occupés à des affaires lointaines, se rapproche peu à peu».

Livre *Genève internationale, 100 ans d'architecture*. Par Joëlle Kuntz, Editions Slatkine, 224 pages.